

# ESSAI DE PSYCHOLOGIE D'HUGUES CAPET

par

*Edmond POGNON*

Je ne me dissimule pas ce que le titre de cette communication peut avoir de provoquant. Depuis que, vers le début de notre siècle, le grand médiéviste Ferdinand Lot a établi, de manière à peu près définitive, tous les faits historiques concernant Hugues Capet que les sources permettent d'atteindre, il est entendu que le personnage lui-même est inconnaissable, qu'on ne peut absolument pas savoir ce qu'il pensait, ce qu'il croyait, ce qu'il voulait. Depuis maintenant quarante-deux ans que j'ai rencontré Hugues Capet pour la première fois, cette idée reçue m'a toujours paru regrettable, et même discutable. Et puis, je suis tombé un jour sur un passage des *Dimensions de la conscience historique* de Raymond Aron : « Le récit de ce qui s'est passé serait dépouillé de ses dimensions dramatiques et humaines si nous racontions les événements, si nous observions les actes sans comprendre ce qui se passait dans la conscience des personnages historiques. » Or il me semblait que je percevais très bien les aspects dramatiques et humains de la carrière d'Hugues Capet. Etais-je donc un privilégié à qui il était donné de comprendre ce qui se passait dans sa conscience ? Inutile de vous dire que je ne le crois pas du tout. Je pense que, sans vouloir s'en rendre compte et en se défendant vertueusement d'une pareille faiblesse, tout historien qui s'intéresse à Hugues Capet est forcément conduit à se figurer, au moins en certaines circonstances de la vie de son héros, ses sentiments, ses mobiles, ses motifs. Et si, au lieu de résister des quatre pieds à une démarche si légitime et si naturelle, il s'y engageait avec prudence, mais sans parti pris, il en arriverait peut-être à se figurer, ne fût-ce que dans ses grandes lignes, le caractère d'Hugues Capet.

Je vous propose de m'accompagner dans une telle aventure.

Hugues Capet n'apparaît dans les textes, nommément dans la chronique de Richer, qu'après la mort de son père Hugues le Grand, en 956. Comme, au cours des mois qui suivent, il semble avoir été traité en mineur, on peut en déduire qu'il n'avait pas tout à fait quinze ans. Quinze ans sur lesquels les sources ne nous disent rien en ce qui le concerne, mais nous en apprennent beaucoup sur les faits et gestes de son père. Et de ces faits et gestes, il a été témoin dès qu'il a été en âge de les observer. Je ne crois certes pas qu'il soit possible d'appliquer au jeune Hugues une psychanalyse selon Freud, mais il est tout de même de simple bon sens, et d'expérience courante, que le spectacle qu'offre le père à son fils encore enfant le marque profondément, est un des éléments de sa psychologie d'adulte. Or nous savons quel spectacle offre Hugues le Grand à son fils : celui d'un grand seigneur, du plus puissant seigneur du royaume, qui, pendant vingt ans, aura mené la vie dure au roi, lui disputant Laon, sa capitale et son dernier domaine propre, allant jusqu'à le tenir quelque temps en captivité et ne craignant même pas de le trahir un instant en jurant fidélité au roi de Germanie.

A vrai dire, son âge ne lui a permis d'être témoin que de la dernière phase de la politique paternelle, celle au cours de laquelle les outrances d'Hugues le Grand ont dressé contre lui, pour défendre le roi Louis IV, le roi de Germanie Otton Ier, et tous les évêques de l'est de la France et de la Lorraine, qui l'excommunient et lancent contre lui les forces militaires dont ils disposent. L'enfant Hugues voit son père sortir indemne de tant d'échecs, toujours duc des Francs, et traitant presque d'égal à égal avec le puissant roi de Germanie. Il mesure donc l'inconvénient qu'il y a à aller trop fort, et en même temps l'espèce d'invulnérabilité que confère à son père sa forte implantation territoriale. Il pourrait se dire que l'invulnérabilité annule pratiquement les inconvénients, et que quand il sera à son tour, comme son père, prince de la Neustrie, il n'aura pas à se gêner avec le roi.

Et bien, la manière dont nous verrons le fils d'Hugues le Grand se conduire envers le roi Lothaire, fils de Louis IV, le souffre-douleur d'Hugues le Grand, montrera à l'évidence que le spectacle des faits et gestes de son père a orienté sa psychologie dans un tout autre sens. On dirait qu'il a décidé de prendre le contrepied de la politique paternelle. Qu'il s'est promis de ne pas infliger à son roi les avanies qu'Hugues le Grand avait prodiguées à Louis IV. Il va y avoir d'autant plus de mérite que Lothaire, lui, manifestement obsédé par les souvenirs du règne précédent, ne lui fera jamais confiance, et que cela se traduira par plus d'une mauvaise manière.

Hugues n'a pris les armes contre son roi que pour défendre les droits de sa famille sur la Bourgogne. J'y reviendrai tout à l'heure. Cet incident mis à part, et qui se place au tout début de sa carrière, on ne le voit que décidé à se conduire en principal fidèle du roi : prenant la tête de l'expédition de 978 sur Aix-la-Chapelle ; organisant personnellement le couronnement du jeune Louis V ; ne répondant rien aux avances de l'archevêque de Reims qui, en 985, voudrait le voir combattre Lothaire en train de tenter la conquête de la Lorraine ; ne faisant rien pour empêcher ses vassaux Eudes de Chartres et de Blois et Herbert de Troyes et de Meaux de se mobiliser en faveur de Lothaire.

En somme, nous le voyons décidé à se conduire en fidèle irréprochable du roi, et prenant les armes le moins possible. Ces deux traits de sa psychologie, il est évident qu'ils sont le fruit d'une réaction saine, de la réaction d'un homme raisonnable et de bonne volonté, au spectacle en tout point contraire que lui avait offert son père dans son enfance.

J'ai cru observer, dans la carrière d'Hugues Capet, les indices d'un autre trait de sa psychologie : une perspicacité qui lui inspire une grande justesse de réaction aux événements.

La Bourgogne est encore l'occasion de ces remarques.

Dès le lendemain de la mort de son père, Hugues constate que le roi Lothaire s'intéresse de beaucoup trop près à la Bourgogne, qui fait partie de l'héritage d'Hugues le Grand et que devrait recueillir le frère d'Hugues Capet, Otton, déjà gendre du défunt duc. Le voilà qui y intervient sous prétexte de mater un seigneur trop gourmand. On pourrait craindre qu'une fois l'opération réussie - car elle le fut -, le roi en profite pour pousser ses avantages, affermir sa présence en Bourgogne. On imagine avec quelle promptitude Hugues le Grand se serait armé pour conjurer ce danger. Hugues Capet, lui, ne bouge pas. Sans doute, bien renseigné, sait-il déjà que Lothaire aura autre chose à faire qu'à rester en

Bourgogne : de fait, le roi est appelé au secours par son oncle Brunon, l'archevêque de Cologne, qui est aux prises avec un seigneur révolté. Puis il doit aller défendre les domaines de l'église de Reims contre Thibaud le Tricheur.

Mais Lothaire, évidemment, n'a pas renoncé à la Bourgogne. Il imagine une manœuvre qu'il croit habile. Il emmène Hugues en Bourgogne, mais au passage il tient à Marzy, près de Nevers, un plaid où est mis en accusation le duc d'Aquitaine, Guillaume Tête d'Etoupe. Or la suzeraineté de l'Aquitaine avait été reconnue à Hugues le Grand, qui même y avait emmené Lothaire pour tenter - vainement - de soumettre le pays. Tout indique qu'Hugues devina très vite l'idée de Lothaire : l'envoyer s'épuiser en Aquitaine pour lui faire oublier la Bourgogne. Ce qui paraît certain, c'est que le plaid de Marzy n'eut aucune suite, et qu'au contraire Hugues se décida, avec son frère, à prendre les armes pour conserver la Bourgogne à la famille. Et c'est ce qui arriva.

Comme, ainsi que tout le monde le sait, Hugues Capet a été poussé vers le trône par un archevêque de Reims qui croyait de la sorte servir les intérêts à long terme de l'empire germanique, comme, d'autre part, le nouveau roi a immédiatement rendu à l'empire Verdun, une des portes de la Lorraine dont s'était emparé son prédécesseur Lothaire, on s'imagine qu'à la différence des rois carolingiens, Hugues Capet se sentait l'ami de l'Etat impérial. Il y a, me semble-t-il, des raisons de penser tout le contraire.

Notons d'abord qu'Hugues Capet ne savait pas parler la langue germanique et ne connaissait absolument que la langue romane d'où est sorti le français. C'est d'autant plus remarquable que sa mère, Hathuide, sœur du roi de Germanie Otton Ier, avait le germanique pour langue maternelle. Nous savons qu'au lendemain de la mort d'Hugues le Grand, quand Hugues Capet était encore tenu pour mineur, elle et sa sœur Gerberge, épouse de Louis IV, avaient souvent des conciliabules avec leur frère Brunon, archevêque de Cologne. De toute évidence, dans ces cas-là, ces deux Allemandes et cet Allemand parlaient allemand. Il n'y a, me semble-t-il, pas lieu de douter que le jeune Hugues Capet, déjà successeur de son père et donc puissant seigneur, ne pouvait qu'être prodigieusement agacé de voir des affaires importantes, concernant ses propres Etats, agitées dans une idiome incompréhensible pour lui. Il n'y avait sûrement pas là de quoi lui inspirer pour le royaume de Germanie, dont le roi, quelques années plus tard, deviendrait empereur, une bien vive sympathie. Otton Ier une fois empereur, on le voit tenir des plaids très brillants en Lorraine, notamment à Cologne. Le jeune Lothaire y assiste, ce qui lui donne l'air de dépendre du nouvel empereur, de l'avoir pour suzerain. Hugues Capet, à en juger par les textes, n'y est jamais présent. Et après cela on viendra dire que le Carolingien, parce qu'il ne renonçait pas à reconquérir la Lorraine, était plus français qu'Hugues Capet.

Il faut se rendre compte que pour les Carolingiens, la Lorraine n'était pas du tout une partie de la France - qui n'existait pas encore -, mais un patrimoine, le pays qui avait été, avec Aix-La-Chapelle, le berceau de leur famille. Au contraire, Hugues Capet n'était pas du tout tourné vers l'est. Son plus ancien ancêtre connu, Robert le Fort, était, avec les quatre comtés de la Loire, un prince de l'ouest. Hugues lui-même, prenant là encore le contrepied de ce qu'avait fait son père en épousant la sœur d'un roi de Germanie, va chercher femme aussi loin que possible de la Germanie, dans le sud de la Loire, en Aquitaine : il épouse Adélaïde, fille de ce Guillaume Tête d'Etoupe que son père avait tenté vainement de soumettre ou de supplanter, et que lui-même a voulu respecter en ignorant le plaid de Marzy. Notons-le en passant, encore le contrepied de la politique paternelle.

Veut-on encore des preuves de l'éloignement ressenti par Hugues Capet à l'égard de l'empire germanique ? Elles nous sont apportées par toute sa conduite à partir du moment où il a été sacré. Verdun rendu - mais lui, à la différence des Carolingiens, savait que le roi de l'Ouest n'avait pas les moyens de le garder, et moins encore ceux de conquérir durablement la Lorraine -, il ne fait plus que des gestes à la limite de l'hostilité. Son fils Robert sacré - et il a pour cela dû forcer la main à l'archevêque de Reims qui ne voulait pas du tout implanter sur ce trône une dynastie durable -, il songe à le marier à une princesse byzantine. La lettre que Gerbert lui prépare indique nettement qu'il offre à l'empereur d'Orient une alliance destinée à l'aider contre les entreprises de la cour impériale sur les possessions byzantines de l'Italie du Sud.

Le projet, c'est vrai, n'eut aucune suite. Mais en faisant épouser à Robert la veuve du comte de Flandre, qui était fille d'un roi d'Italie vaincu et exilé par Otton Ier, il marquait, là aussi, son indépendance revêche envers la Germanie.

Plus d'un historien, qui déclare inconnaissable le caractère d'Hugues Capet, croit tout de même deviner qu'il manquait de courage militaire. On évoque alors l'épisode troublant où Hugues Capet, fonçant tête baissée sur Laon qu'occupait Charles de Basse-Lorraine, voit son rival sortir de la ville avec de bonnes troupes. Les siennes, nous dit Richer, sont plus nombreuses. Il n'en renonce pas moins à livrer bataille à Charles qui décide pour sa part de rentrer dans Laon sans en découdre.

Ferdinand Lot, qui, dans des *Etudes sur le règne de Hugues Capet*, est moins sévère pour son héros que dans ses *Derniers Carolingiens*, imagine que Richer, une fois de plus, se trompe, et que les troupes de Charles étaient les plus nombreuses. Il excuse de la sorte ce qui, dans son précédent ouvrage, lui avait paru une lâcheté.

Je propose de ne pas corriger Richer, d'admettre son rapport de forces, et d'avoir égard à l'explication qu'il donne : « Le roi ne se dissimulait pas qu'il avait agi criminellement et contre tout droit en dépouillant Charles du trône de ses ancêtres pour se l'approprier. »

Evidemment Richer force la note : Hugues Capet n'avait pas de raison de se sentir aussi coupable. Mais ne s'avisait-il pas que la situation était en somme la même que lors de la bataille de Soissons, où son grand-père Robert, attaqué par Charles le Simple à qui il avait pris sa couronne, avait trouvé la mort ? Une bataille, au Moyen-âge, on le sait encore mieux depuis ce que le professeur Georges Duby en a écrit, est une sorte de duel judiciaire, arbitré par Dieu. Le jugement, sous Laon, ne serait-il pas rendu dans le même sens que sous Soissons ? Qu'il eût ou non peur de la mort, Hugues avait le devoir de vivre pour sauver le royaume d'un roi tel que Charles, qui était à bien des égards indigne de régner. Il voulait vivre encore pour mieux assurer le règne de son très cher fils Robert. Alors, fallait-il tenter Dieu ?

Voilà, si mon interprétation est admissible, encore un trait de la psychologie d'Hugues Capet qui devient discernable : le sentiment qu'il avait de dépendre d'une puissance supérieure. Que ce trait soit banal en ce temps-là n'enlève, il me semble, rien à son intérêt.

Quant au courage militaire d'Hugues Capet, à ses capacités de chef de guerre, je note qu'il a su reconquérir d'un seul coup la ville de Montreuil-sur-Mer, que le comte de Flandre avait soustraite à un vassal d'Hugues le Grand. Je note qu'il

a marché à fond dans l'expédition d'Aix-La-Chapelle et ensuite a efficacement défendu Paris et ses domaines de la rive gauche de la Seine contre l'empereur Otton II. Simplement, il préférerait la paix et ne prenait les armes que quand il n'y avait pas d'autre solution.

Peut-être est-il intéressant pour la psychologie d'Hugues Capet de savoir qu'il aimait beaucoup son fils Robert. Cela résulte d'un passage d'une lettre de Gerbert, le fameux écolâtre de Reims, où il parle d'Hugues et de son fils « très aimé ». Indice fugitif peut-être, mais qui semblent confirmer divers épisodes et surtout le fait que, Robert une fois sacré, les textes nous montrent toujours les deux rois ensemble, du moins jusqu'aux dernières années, jusqu'au moment où le fils voulut, malgré l'Église et son père, épouser sa cousine et commère, Berthe, veuve d'Eudes de Chartres.

Enfin il y a tout de même deux textes directement révélateurs de certains traits de caractère que lui prêtaient les contemporains.

Ce sont d'abord deux vers d'un poème satirique de l'évêque de Laon Adalbéron :

« Que le roi Hugues soit fait moine et le roi Robert évêque,  
Puisque l'un aime la vie simple et que l'autre a la voix douce. »

L'autre texte est d'Helgaud, le biographe du roi Robert, qui a fait une petite place à son père : passant la semaine de Pâques en son palais de Saint-Denis, le mardi, se rendant à l'église, Hugues rencontre sur son chemin « deux malheureux qui, couchés dans un coin, se livraient ensemble à une honteuse occupation. Déplorant leur fragilité, il dégrafe de son cou un manteau de fourrure d'un grand prix et, d'un cœur compatissant, le laisse tomber sur les deux pécheurs ». A l'église, il prie pour eux ; voulant leur donner le temps de s'éclipser, il prolonge même ses oraisons. Et il fait en sorte que nul n'ait vent de sa découverte - sauf, tout de même, celui qui l'a rapportée et dont on devine, à lire Helgaud, que c'était son garde du corps, auquel il avait « demandé avec douceur » d'aller lui chercher un autre manteau.

Nous avons là, il me semble, un indice de charité chrétienne.

J'aimerais vous avoir prouvé qu'Hugues Capet, quand on y met un peu de bonne volonté, n'est pas si inconnaissable qu'on veut bien le dire. Mais naturellement vous êtes libres de penser ce qu'écrivait tout récemment dans *le Monde* un jeune professeur, M. Michel Sot, qui, rendant compte de mon livre sur Hugues Capet, déclare non sans ironie qu'on peut « admirer la performance qui aboutit à une biographie d'Hugues Capet, la seule que nous ayons », mais ajoute qu'« on se demande à chaque instant si elle est œuvre scientifique ou œuvre de fiction ». Et il déclare ma démarche « fondée sur la communauté supposée de sentiments entre un robuste guerrier devenu roi à la fin du X<sup>ème</sup> siècle et un érudit de la fin du XX<sup>ème</sup> siècle. » Mais voilà : si je suis vraiment, comme il l'écrit et comme je n'ose y prétendre, un érudit, justement, c'est ce qui me permet de me mettre à la place de ce robuste guerrier, puisque alors mon métier comporte précisément l'effort de le comprendre.

## DÉBAT

*François Callais* : Reconstituer la psychologie de personnages relativement éloignés qui n'ont pas eu de biographes est une gageure, mais elle nous comble parce que en se fondant sur la relation des événements étudiés de façon minutieuse et en rassemblant les quelques témoignages vous nous convainquez de la perspicacité, de l'opportunisme, de la prudence de ce personnage qui a quand même réussi merveilleusement. Je constate, permettez-moi, une certaine évolution, peut-être, vis-à-vis de la source Richer, évolution entre vos deux Hugue Capet. Il me semble que dans le second vous accordez plus de confiance à Richer que dans le premier.

*Edmond Pognon* : Je suis très fier que vous ayez lu les deux livres.

*François Callais* : Je les ai comparés.

*Edmond Pognon* : C'est peut-être bien vrai. Je crois qu'à la longue nous avons une source, elle est unique. Je crois qu'il ne faut la contredire que quand on ne peut pas faire autrement. Mais quand c'est simplement difficile à admettre, ou difficile à comprendre, il faut essayer de trouver l'explication de ce qu'il dit.

*François Callais* : Robert Latouche est très critique.

*Edmond Pognon* : Robert Latouche est même furieusement critique. C'est même rare de publier un auteur et de le détester à ce point. Surtout Richer, c'est la seule source suivie cohérente que nous ayons sur Hugue Capet. Alors il faut tout de même avoir une certaine reconnaissance... Tout à fait au début il y a Flodoard et ensuite Gerbert. Il y a des annales de monastères aussi...

*Monseigneur le comte de Paris* : Le travail que vous venez d'exposer permet à travers vos réflexions d'essayer de cerner un personnage qui est difficilement cernable, si l'on peut dire. Il est évident qu'il a eu certainement des traits de bon sens, d'équilibre, de sagesse, parce qu'il a trouvé le chemin le plus pacifique et le plus sûr de créer la base fondamentale essentielle qui a permis à la monarchie capétienne de s'installer. On peut épiloguer, discuter, c'est évident, mais certainement il a eu des qualités. Malheureusement personne ne les a rapportées.

*Karl Ferdinand Werner* : Je m'excuse de parler encore. Il faut d'abord remercier Monsieur Pognon qui à juste titre a souligné depuis combien de temps déjà il s'occupe de ce personnage. Il va certainement nous apporter des remarques combien utiles. Comme il a dit au début : « Lot a établi des faits », j'ai espéré qu'il voudrait après prendre un peu le contrepied de Ferdinand Lot, ce qu'il a d'ailleurs fait partiellement. Cela aurait pu le ramener sur une voie plus facile et peut-être plus fructueuse, au lieu de faire la psychologie de Hugue Capet, ce qui est quand même est relativement difficile, vous l'avez avoué, de faire d'abord la psychologie des historiens français. C'est plus facile, c'est beaucoup plus près, beaucoup plus proche, et il y a leurs écrits que nous connaissons bien. Mais il faut constater une chose essentielle, au XIX<sup>ème</sup> siècle et au début du XX<sup>ème</sup> siècle, c'était parfaitement compréhensible, il y a eu une obsession germanique pour les historiens français. Et je constate, il n'y a pas d'obsession germanique au X<sup>ème</sup> siècle. C'est déjà une grande différence. Il ne peut pas y en avoir parce qu'il n'y a pas d'Allemands. Il y a un ensemble d'une vingtaine de royaumes et qui est couvert, pour une certaine période, d'un empire et d'une idée d'empire. Il y a plusieurs familles puissantes dans ces différents petits royaumes, comme les Robertiens en Neustrie, comme les Ottoniens en Saxe qui émergent et deviennent très importants. Il y a des alliances, il y a des différences, il y a des combats. Tous ça change très rapidement. Nous avons les Ottoniens alliés du roi Louis IV, nous avons les Ottoniens alliés des Robertiens.

Donc cela c'est un jeu dans lequel il y a aussi les alliances matrimoniales et le fait est que les deux puissances dans la Francie occidentale, à un moment donné, sont des fils de sœurs ottoniennes avec les conséquences que vous avez mentionnées. Donc, la psychologie au XIXème siècle a été telle que Augustin Thierry et, disons tout simplement, les historiens du début du XIXème siècle s'imaginaient les Carolingiens comme des conquérants étrangers et, ce qui est pire, allemands. Ils soulignent le caractère germanique, parfois ils disent karolingien avec un k au lieu de germanique pour souligner ce fait là. Et ils ont considéré, à la suite d'ailleurs de la Révolution française, les Robertiens - Capétiens un peu comme les porte-parole ou les représentants de la nation gauloise et française. Donc c'est une image.

Parlons d'une autre image qui est celle de Ferdinand Lot. Les temps ont changé, on est après la guerre de 1870. La Lorraine et l'Alsace ont été perdues. Alors qu'est-ce qu'on constate ? Qui a combattu pour avoir la Lotharingie ? Les Carolingiens. Donc ce qui était auparavant une faute, parce qu'ils se sont occupés d'une région qui n'intéressait pas les autres Français, devient nationalement un bien ; mais cela manque aux Robertiens. Après cette image tout à fait unilatérale de Ferdinand Lot vous étiez un peu obligé de défendre Hugue Capet contre le reproche d'avoir été un philo-germanique. Alors là je peux vous dire, il n'y a pas de problème. Il y a un seul fait, qui pour moi d'ailleurs est un peu à la base de la royauté d'Hugue Capet. Hugue Capet a été certes le rival et en même temps parfois le protecteur, parfois l'ennemi de Lothaire, mais aux moments difficiles, en 978, après que Lothaire eut provoqué l'empereur ottonien, en le chassant d'Aix-la-Chapelle, et amené une armée immense de Saxons et d'autres gens d'Outre-Rhin, ce qui d'ailleurs amena la destruction, ne l'oublions pas, du palais de Compiègne, à ce moment là Hugue Capet n'a pas profité de l'attaque ottonienne, au contraire. Lothaire qui a dû s'enfuir dans les états de Hugue Capet obtient la victoire par la force des Robertiens, et c'est l'armée ottonienne qui échoue devant Senlis et devant Paris. C'est un fait de portée nationale, ce n'est pas un anachronisme, il se range dans une suite d'événements où toujours le Robertien a pris la défense des terres qui seront la France. C'est là un fait décisif qui a d'autant plus distingué le robertien que le carolingien Lothaire, après la retraite de l'armée ottonienne, a fait l'année suivante une paix dans laquelle il a renoncé à la Lotharingie. Les sources nous le disent, l'effet dans le pays fut très mauvais, comme on peut se l'imaginer. Ceci me semble aussi intéressant pour la psychologie de Hugue Capet, mais surtout montre que sa royauté n'a pas été le seul fruit du hasard.

*Edmond Pognon* : Je ne crois pas que Monsieur Werner ait pensé contredire certaines de mes assertions. Non n'est-ce pas. Au contraire je les ai senties confirmées. Un fait certain c'est que les Robertiens, Hugue Capet est le dernier des Robertiens, si l'on peut dire, ont toujours été des défenseurs du royaume. Il n'y a pas de doute. Alors on pourrait évoquer cet épisode assez particulier, vous venez de parler de la paix que Lothaire est allé signer, conclure avec Otton II, après cet épouvantable épisode de l'attaque d'Aix-la-Chapelle et de la vengeance d'Otton II ; nous savons tous que Hugue Capet, apprenant cette démarche du roi, s'est senti alors à son tour menacé d'une alliance entre le roi et l'empereur contre lui et contre ses domaines. Et alors, pour la première fois de sa vie, il a été amené à se tourner vers l'empereur. Il a réuni ses grands, qui étaient ses conseillers. Là encore on pourrait peut-être remarquer que Ferdinand Lot lui fait grand grief de ne jamais pouvoir faire un pas sans demander conseil, mais tous les grands seigneurs de ce temps ne prenaient de décision qu'au milieu de leur cour, et il était loin d'être le seul ; Lothaire lui-même, et à un certain moment Richer se moque de lui, du temps qu'il perdait à délibérer au lieu de poursuivre ses avantages en Lorraine. Donc Hugue Capet réunit ses grands qui lui conseillent : « Monseigneur », je ne sais pas comment ils l'appelaient, « vous êtes obligé de faire comme le roi, d'aller voir l'empereur et de lui marquer vos bonnes dispositions ». Alors c'est ce qu'a fait Hugue Capet. C'est la seule fois où il ait été amené à se tourner vers l'empereur, vers la Germanie. D'ailleurs cela a donné lieu à un épisode particulier, comme Hugue Capet ne savait pas d'autre langue que le roman, le futur français, et que l'empereur ne parlait pas cette langue mais le latin, alors Hugue Capet a été obligé d'emmener avec lui Abbon évêque d'Orléans

pour lui servir d'interprète en latin. J'ai essayé de me mettre à la place de ce malheureux Hugue Capet en présence de ce puissant empereur qui sait parler latin, devant lequel il est obligé de se servir d'un interprète parce que lui ne parle que la langue vulgaire, et qui se dit : « j'ai bien fait d'envoyer mon fils Robert à Reims où Gerbert lui enseigne le latin et toutes sortes de choses très savantes ; si jamais il devait devenir roi ça serait un bien meilleur roi que moi. Encore une hypothèse psychologique à laquelle je me suis peut-être amusé ».

*Suzanne Martinet* : Je dois dire que je suis un défenseur de Richer. D'abord, son père était le grand arbalétrier du roi Louis IV, et quand il raconte des choses que son père a faites sous Louis IV, il savait de quoi il parlait. En particulier, quand Louis IV d'Outre-Mer revient d'Angleterre, il raconte que l'on a fait des feux à Boulogne et à Douvres et je sais que Monsieur Latouche s'est moqué de ce terrien qui n'avait jamais vu la mer. Or à Douvres, où je suis allée plusieurs fois, j'ai vu d'abord que lorsqu'on est à Boulogne on voit la côte anglaise, s'il y a un feu on le verrait, et que deuxièmement à Douvres il y a encore sur la falaise le phare construit par les Romains, rétabli par Charlemagne. Il y avait donc un phare sur lequel on pouvait faire du feu et il y avait exactement la même chose à Boulogne sur Mer, où il y avait la tour d'Orde ; il y a des dessins de cette tour d'Orde qui s'est effondrée dans la mer avec la falaise vers le XVIIIème siècle. Donc, quand il dit qu'on a fait des feux c'est vrai. Donc quand Richer dit quelque chose il faut regarder quand même de très près ce qu'il dit et je pense qu'il a souvent raison.

*Edmond Pognon* : Eh bien je suis enchanté de me voir appuyé, et avec de bons arguments.